

La Passion suspendue

Marguerite Duras

La Passion suspendue

Entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre

TRADUIT DE L'ITALIEN ET ANNOTÉ
PAR RENÉ DE CECCATTY

Éditions du Seuil
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Titre original: *La Passione sospesa*
Cet ouvrage a paru pour la première fois
en langue italienne aux éditions de La Tartaruga en 1989.

ISBN 978-2-02-110507-0

© Éditions du Seuil, janvier 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Introduction

J'ai rencontré pour la première fois Marguerite Duras en 1987, peu après la sortie de la traduction italienne des *Yeux bleus, cheveux noirs*.

Obtenir cette interview pour *La Stampa* ne fut pas très facile.

Dès le départ, pour la convaincre, il a été nécessaire de l'appeler à plusieurs reprises et de parlementer. Elle semblait en proie à une indifférence lasse et, prétextant une grippe et se plaignant d'une surcharge de travail (je sus, plus tard, qu'il s'agissait du scénario de *L'Amant*), elle ne cessait de se dérober. Puis un après-midi, je lui parlai de mon amitié pour Inge Feltrinelli¹. Elle fut un moment désarçonnée. « Qu'elle m'appelle tout de suite », répliqua-t-elle. J'appelai Inge et la priai de joindre Duras. Une demi-heure plus tard, inexplicablement, j'obtenais mon rendez-vous.

Je me présentai rue Saint-Benoît avec un peu d'avance. Le palier du troisième était exigü et mal éclairé. Je sonnai, mais je dus attendre quelques

minutes, avant qu'une voix masculine, derrière la porte (je pensai aussitôt à Yann Andréa, l'homme avec qui l'écrivain vivait depuis neuf ans), ne m'incite à aller prendre un café en bas de l'immeuble, dans le bistrot, et de ne pas remonter avant une demi-heure. Du fond de l'appartement, j'entendis la voix de Marguerite : elle prétendait qu'elle avait oublié ce rendez-vous pour notre entretien.

À l'heure dite, je la trouvai de dos, petite, très petite, assise comme toujours, dans sa chambre poussiéreuse, encombrée de papiers et d'objets, les coudes appuyés à son bureau.

Sans se soucier du tout de ce que je lui disais, elle me fixa en silence. Puis elle se mit à parler, adoptant avec la plus grande attention – en modulant les tonalités, les pauses – ce timbre extraordinaire qu'elle sait avoir. De temps à autre elle s'arrêtait, agacée, pour préciser ce que j'avais noté sur mon cahier. Et dès que le téléphone sonnait, elle retenait ma main pour l'immobiliser dans la sienne, pour m'empêcher de transcrire même une seule de ses paroles.

Pendant tout le temps (trois heures, peut-être plus) que je restai chez elle, elle ne cessa de sortir d'un tiroir de gros bonbons à la menthe et ne se décida à m'en offrir un qu'à la fin.

Elle accepta même, en dernier lieu, de se laisser photographier. Vêtue de son habituel « uniforme

M. D. » – jupe évasée et courte, pull à col roulé, gilet noir, chaussures à semelles compensées –, elle se tourna, lentement, pour poser. Comme pour défier l'objectif, veillant à ce que ses yeux bleus soient cadrés, ainsi que les bagues précieuses dont ses doigts sont chargés.

Je lui demandai en m'en allant si je pouvais revenir. « Fais comme tu veux, dit-elle. Mais je n'ai pas beaucoup de temps. »

Je me penchai pour lui dire au revoir et elle m'embrassa.

Dès mon retour à Paris après l'été, je l'appelai. J'avais rapporté d'Italie, lui expliquai-je, un bon morceau de parmesan pour elle. Il était midi et Marguerite venait de se lever. « Bien, répondit-elle. Justement je n'avais rien à manger chez moi. »

Elle me proposa de passer dans quelques minutes. Mais cette fois non plus, ce n'est pas elle qui vint m'ouvrir. Quant au timide et diligent Yann, il se contenta de prendre dans mes mains mon lourd paquet et me referma la porte au nez aussi vite.

Je compris que je ne devais pas insister et je laissai passer quelques jours.

De longs après-midi de bavardages et de conversations suivirent, dans cette intimité complice qui, avec le temps (inévitablement, peut-être), s'établit entre deux femmes.

Nos propos – sa parole elliptique –, réorganisés et réordonnés par la suite, naissaient ainsi, sans lien parfois.

Puis ils se poursuivaient, interminables, pendant des heures.

Jusqu'à ce que, sur son ton péremptoire, Marguerite me dise : « Maintenant ça suffit. »

Et, comme s'il avait attendu le signal, Yann arrivait d'une autre pièce en proposant, comme d'habitude, de l'accompagner dehors, et lui mettait délicatement son manteau couleur fraise.

En parlant, Marguerite se tirait et puis se lissait constamment la peau blanche et fripée du visage, elle ôtait et rechaussait ses lunettes d'homme qu'elle portait depuis sa jeunesse.

Je l'écoutais se souvenir, réfléchir, se laisser aller, abandonner peu à peu sa méfiance naturelle : égocentrique, vaniteuse, obstinée, volubile. Et tout de même capable, à certains moments, de douceurs et d'élan, de timidités, de rires retenus ou éclatants. Elle semblait soudain animée d'une curiosité irrésistible, vorace et presque enfantine.

Je me rappelle encore la dernière fois où nous nous sommes vues. La télévision, plus loin dans le salon, était allumée comme à toute heure, et le visage de Marguerite semblait fatigué, comme s'il avait gonflé en quelques jours.

INTRODUCTION

Elle voulut tout savoir de moi. Elle ne pouvait plus s'arrêter de poser des questions : que je lui parle de ma vie, de mes amours ou, comme elle avait fait avec la sienne, que je lui parle longuement de ma mère. «Jusqu'au bout, la mère restera la plus folle, la plus imprévisible des personnes rencontrées dans toute une vie», me dit-elle, avec un sourire déjà lointain.

Leopoldina Pallotta della Torre

Note du traducteur

C'est il y a plus d'une quinzaine d'années que, en lisant l'essai d'Angelo Morino sur Marguerite Duras (*Il cinese e Marguerite*, Sellerio, 1997), j'ai appris l'existence de cet entretien inédit en France. Angelo Morino, en effet, le citait abondamment et il m'est apparu tout de suite qu'il contenait des éléments moins longuement traités dans les différentes interviews parues en français. Le fait que Leopoldina Pallotta della Torre soit italienne, sa détermination même, son insistance, l'ordre de ses thématiques et sa pensée très structurée empêchaient une certaine complaisance et les dérobades que l'on note dans la plupart des entretiens publiés jusqu'ici, où souvent l'intervieweur est amené par son interlocutrice autoritaire à parler « le Duras », langue codée que tous ses admirateurs, imitateurs et détracteurs connaissent, caricaturent ou pratiquent, et où surtout les nombreuses digressions et interruptions de pensée rendent parfois les dialogues à la limite

de l'incohérence, en tout cas leur font perdre leur sujet et les brouillent.

Quant au livre d'Angelo Morino, c'était une étude de la genèse de *L'Amant* et une comparaison minutieuse des éléments biographiques disséminés dans toute l'œuvre de Duras, à partir d'*Un barrage contre le Pacifique* jusqu'à *Yann Andréa Steiner*, et des éléments prétendument nouveaux apportés par le roman qui étendit considérablement le public de l'auteur. Il faisait naître un doute sur la « révélation » tardive de ce livre à propos de l'identité de Huynh Thuy-Lê, l'amant « chinois », qui prend la place du « Monsieur Jo » d'*Un barrage contre le Pacifique*. Et, comparant les trois versions que Marguerite Duras propose dans *Un barrage contre le Pacifique*, *L'Amant* et *L'Amant de la Chine du Nord* des mêmes événements, soulignant la différence du nombre de frères et surtout de l'identité de l'amant (du Français « Monsieur Jo », il devient Huynh Thuy-Lê, Vietnamien de père chinois) et surtout tentant d'expliquer la très longue occultation de la « vérité », il avance l'idée que *L'Amant* raconterait un épisode de la vie de la mère de Marguerite, Marie Legrand, qui aurait trompé Henri (dit Émile) Donnadieu avec un Vietnamien ou un Chinois. Marguerite et son frère le plus jeune, Paulo, seraient les enfants de cet amant (il y a dans *L'Amant de la Chine du Nord* de nombreuses allusions à la similitude des

peaux de l'amant, de la jeune fille et du plus jeune de ses frères). Alors que Pierre, l'aîné, serait le seul fils d'Émile Donnadiou. Cette thèse, selon laquelle l'Amant serait celui de la mère et non de la fille, est reprise par Michel Tournier dans *Célébrations*². Thèse qui serait presque convaincante... sans la ressemblance physique de Marguerite Duras avec Émile Donnadiou d'après les photos que l'écrivain a rendues publiques. Le regard de Marguerite, la forme de ses yeux viennent en réalité d'Émile Donnadiou, qui les avait ainsi. Et, en juin 1998, alors que Duras était morte, Danielle Laurin a publié dans *Lire* le récit de sa rencontre avec une ancienne camarade de classe de Duras, Mme Ly, à Sadec. Elle témoigne des escapades de Marguerite avec Huynh Thuy-Lê et affirme qu'en 1952, vingt ans après le départ définitif de Duras, elle avait reçu, de sa part, par l'intermédiaire de la belle-sœur de Huynh Thuy-Lê, des peignes de Paris, ce qui impliquerait que l'écrivain était encore en rapport avec son amant chinois, du moins avec sa famille. La maison de Huynh Thuan, le père chinois de l'amant, est devenue un « Musée des amants », à Sadec, encore que Duras n'y ait jamais mis les pieds. Les touristes la visitent et peuvent y dormir.

Bien que Marguerite Duras n'ait pas été avare d'entretiens et que plusieurs, importants, soient disponibles en volumes, notamment ceux des *Parleuses* avec

Xavière Gauthier (Minuit, 1974), du *Camion* (Minuit, 1977) et des *Lieux de Marguerite Duras* (Minuit, 1978) avec Michelle Porte, des *Yeux verts* avec Serge Daney et l'équipe des *Cahiers du Cinéma* (1987), de *La Vie matérielle* avec Jérôme Beaujour (P.O.L. 1987), de *Dits à la télévision* avec Pierre Dumayet (EPEL, 1999), de *La Couleur des mots* avec Dominique Noguez (Benoît Jacob, 2001), du *Bureau de poste de la rue Dupin* avec François Mitterrand (Gallimard, 2006), des *Entretiens* avec Jean-Pierre Ceton (Bourin, 2012), et que, au fur et à mesure de sa création, elle en ait accordé beaucoup dans la presse écrite³, ou radiophonique et télévisée (avec Alain Veinstein, Bernard Pivot, Bernard Rapp, Michelle Porte ou Benoît Jacquot), il n'y avait pas, en français, d'entreprise analogue à la conversation avec Leopoldina Pallotta della Torre, ayant pour but de suivre exhaustivement la vie et la carrière de l'écrivain dans un unique livre parlé. Leopoldina Pallotta della Torre avait, en effet, pour modèle explicite le livre d'entretiens de Marguerite Yourcenar avec Matthieu Galey, *Les Yeux ouverts* (Le Centurion, 1980), qu'elle cite à plusieurs reprises dans ses questions.

Les éditions de La Tartaruga où avait paru cet ouvrage ayant arrêté leurs publications, il était impossible d'en dénicher un exemplaire, jusqu'à ce que je rencontre Annalisa Bertoni, enseignante à l'université

de Limoges et attachée de presse des éditions italiennes Portaparole. À l'occasion de la sortie d'un petit livre que j'ai cosigné avec Adriana Asti, *Se souvenir et oublier*, publié par cette maison d'édition, j'ai parlé à Annalisa Bertoni de ce mythique entretien disparu. Or, il se trouvait qu'ayant consacré sa thèse à l'œuvre de Marguerite Duras, elle avait conservé un exemplaire de ses entretiens.

Une enquête auprès d'amis éditeurs italiens m'a permis de retrouver la trace de la famille de Leopoldina Pallotta della Torre, à Bologne. Et j'ai pu enfin obtenir ses coordonnées personnelles à Lucques.

Il est évident qu'en retraduisant de l'italien en français la parole d'un écrivain français, on risque d'altérer la forme de l'expression. J'ai tenté, dans la mesure du possible, de restituer le ton de Duras, tel qu'il est familier à ses lecteurs français. Et d'apporter en notes les précisions qui me semblent utiles et les rectifications qui s'imposent.

Qu'Annalisa Bertoni, sans laquelle le public français ne pourrait pas lire ce livre, trouve ici l'expression de ma reconnaissance.

René de Ceccatty

La Passion suspendue

Une enfance

Vous êtes née à Gia Dinh, à quelques kilomètres de Saigon, et, après d'innombrables déménagements avec votre famille – Vinh Long, Sadec –, vous avez vécu jusqu'à l'âge de dix-huit ans au Viêt Nam, alors colonie française. Vous pensez que vous avez eu une enfance spéciale?

Je crois parfois que toute mon écriture naît de là, entre les rizières, les forêts, la solitude. De cette enfant émaciée et égarée que j'étais, petite Blanche de passage, plus vietnamienne que française, toujours pieds nus, sans horaire, sans savoir-vivre, habituée à regarder le long crépuscule sur le fleuve, le visage tout brûlé par le soleil.

Comment vous décririez-vous enfant?

Petite, je l'ai toujours été. Personne ne m'a jamais dit que j'étais mignonne, il n'y avait pas de miroir où se regarder chez nous.

Quel rapport y a-t-il entre ces strates de la mémoire et votre écriture ?

J'ai des souvenirs fulgurants, si forts que l'écrit ne pourra jamais les évoquer. Ça vaut mieux, vous ne trouvez pas ?

L'enfance indochinoise est une référence indispensable à votre imaginaire.

Elle ne pourra jamais en égaler l'intensité. Stendhal a raison : l'enfance est sans fin.

Quels sont vos souvenirs les plus anciens ?

C'est entre les plateaux, l'odeur de la pluie, du jasmin, de la viande, que j'isole les premières années de ma vie. Les après-midi épuisants en Indochine nous semblaient, à nous enfants, renfermer cette impression de défi envers la nature étouffante qui nous entourait.

Une impression d'interdit et de mystère pesait sur la forêt. Cette période nous plaisait tant, à mes deux frères et à moi, que nous nous aventurions, nous désenchevêtrant des lianes et des orchidées entremêlées, risquant à chaque instant de tomber sur des serpents ou, je ne sais pas, des tigres.

J'ai parlé longuement de ça dans *Un barrage contre le Pacifique*.

Ce calme surhumain et cette douceur indicible qui m'entouraient ont laissé des marques indélébiles.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2013. N° 109639 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE